

Voyage taciturne

Aurais-je cru être ici il y a quelques mois ? Aurais-je pu même le concevoir ? Ma réalité n'était probablement pas assez riche pour entreprendre ne serait-ce que le début du processus imaginatif me permettant de percevoir ces vastes espaces. Ça me rappelle le chanvre... Alors que je n'en avais encore jamais vu, je n'imaginai pas même concevable d'en connaître les différentes variétés. Je ne savais ni comment m'en procurer ni comment en consommer. Aujourd'hui, conçois-je de m'en passer ?... Ah, comment en suis-je arrivée là ? Espérais-je ceci ? Je ne sais plus. Moi qui pensais rester bloquée éternellement dans ma banlieue. Je luttai contre le gris des bâtiments, le froid hivernal et le bruit désagréable bourdonnant dans la rue, en quête d'aventure sentimentale et corporelle pour pallier la rudesse de l'épreuve. Les contingences qui régissent la vie ont parfois ceci de remarquables, peut-être salutaires, qu'elles vous tirent de temps à autre de votre morosité pour vous amener en des endroits inconnus qui vous paraissent, étrangement, intimes. Je me souviens avoir pensé de longues années à fonder une famille avec ce garçon. Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Imagine-t-il que je puisse être ici ? Peut-il seulement imaginer cet endroit ? D'ailleurs, pense-t-il encore à moi ? Pourquoi nos chemins se sont-ils séparés ? Je ne m'en souviens plus...

Moi aussi j'ai rêvé ! J'ai rêvé d'avoir des rêves... Et je crois que mon rêve prend doucement naissance. J'ai cette impression de liberté ici. Je peux flotter librement dans les allées, satisfaire mes pulsions à mon gré, jouir de la simplicité sans entrave. Mon imaginaire commence à se déployer. Maintenant, j'ai envie de découvrir. Qui aurait pu prédire que je voudrais un jour m'adonner à la peinture, à la sculpture, au dessin, à la couture ou à la céramique ? J'étais cloîtrée dans des mécanismes de lutte. Mon horizon ne s'envisageait qu'à travers la compétition. Il me fallait écraser mes contemporains pour acquérir le piètre droit de survivre dans cette arène sociétale. Être la meilleure cavalière lors des concours. Être à la tête du classement étudiant. Être entourée. Être la plus séduisante. Être réifiée. Être... déplorable ? Ou *n'être* pas. Délaisée ? Hum... Non. Reléguée plutôt. Je n'aurais pas été abandonnée à mon sort et oubliée, j'aurais été maintenue de force, esseulée et démunie, dans une position précaire. Mon évasion ne s'entrevoyait qu'en compagnie de livres. Le roman imprimait dans mon esprit la houle de l'océan, la marée des mots montait posément pour déposer sur mon cœur quelques grains d'un sable échauffé et la brise des pages tournées venait effleurer mes lèvres, laissant des arômes exotiques. Tout ceci n'a plus aucun sens maintenant... Il ne me reste qu'à louvoyer légère dans l'intimité de cette ville. Je communiquais avec mes semblables ; aujourd'hui je parle. Pas la même langue certes mais je parle. Je parle pour dire ...

– Roya, OK. Stop. Choukrane.

Il m'arrive d'apprécier quelques fois les taxis marocains. Particulièrement à Casablanca où certaines destinations fréquemment empruntées disposent d'un signe de main idoine. Une discussion distante s'opère entre la nuée de taxis et celle de mimes, la première analysant de façon pittoresque la seconde. Synchrones à ce spectacle, les

chauffeurs s'enquièreent d'informations auprès de leurs confrères sur les clients et prospects ou hèlent dans la rue leur direction. Des visages montent dans des voitures. Descendent. Patientent. L'endroit fourmille. Le soleil chauffe l'asphalte et les esprits. Quelques altercations se tassent. Quelques klaxons retentissent. Je sens la vie émaner de ces lieux... Une effervescence continue d'êtres expressifs et colorés. Et quand vient mon tour, sans un mot, quand mon signe suffit à indiquer ma destination et que mes hochements de tête l'ont validée, je grimpe dans le véhicule avec ce sentiment de satisfaction, celui qui me fait croire que mes gestes ont créé cet accord mélodieux de pensées entre le chauffeur et moi, entre deux sensibilités, entre deux âmes. Sans un bruit, nous nous sommes entendus. Je me suis retrouvée cette fois-ci à l'arrière, sur un siège proche d'une fenêtre dans la lignée de celui du conducteur. Ce dernier était distant de moi d'un passager, qui occupait une place sur la deuxième des trois rangées de sièges. Après plusieurs minutes à rouler, j'ai discrètement ouvert mon porte-monnaie, en ai sorti vingt dirhams, les ai mis dans ma main droite, rangé mon porte-monnaie, interpellé le passager devant moi en tapotant sur son épaule droite, qui, tournant légèrement la tête et voyant des pièces dans ma main, a ouvert la sienne. J'ai laissé choir la monnaie sur sa paume et, sans un mot, il a réitéré l'action avec le conducteur, tapotant sur son épaule et laissant tomber les pièces dans sa main. Une sourde valse traditionnelle : l'art du taxi casablançais m'a-t-on dit.

Maintenant que je suis à Berrechid, je doute de retourner à Casablanca demain. Le bruit me dérange de plus en plus... Et tous ces individus qui pullulent... D'autant plus que j'aime cette ville. Rien ne me paraît factice ici. La saleté ne ment pas, la beauté non plus. Comment dire... Je ressens la vérité dans certaines rues fleuries de déchets ? L'hypocrisie de l'ordure dissimulé n'existe pas. Le linge immaculé et les tapis aux vives couleurs étendus aux fenêtres côtoient les bouteilles d'eau évidées de cinq litres qui éclosent sur les avenues. Le bleu criard des grands sacs plastifiés et tapissés de quelques graines de blé ou d'orge au coin des carrefours annoncent la compagnie des ânes, la coopération entre l'homme et l'animal. Et comment ne pas esquiver de sourire lorsque de jeunes pilotes collégiens sur une charrette tirent sur les rênes du cheval pour s'en aller au galop sur la chaussée, saisis par l'extase de la vitesse ?

Je commence à avoir faim. Pourquoi ne pas faire un tour à la boulangerie ? Je prendrais des nouvelles de Salma par la même occasion. Ah... Les nombreuses abeilles de son commerce me paraissaient surprenantes les premières fois. Elles survolaient les différentes pâtisseries, succombaient à leur sucre et les butinaient. Je les voyais avec une légère crainte aux premiers abords. Maintenant, je les considère commensales de Salma. Est-ce une vision idéalisée de l'union entre espèces ? Je ne sais pas. Mais je sais qu'au Maroc aussi, la population d'abeilles ne cessent de diminuer ; en voir me rassure quelque peu. Puis elles n'ont pas ce souci de conserver une silhouette tonique, elles goûtent avec joie, sans réserve ni gêne – il faut dire que c'est gratuit pour elles – toutes ces délicieuses préparations.

Salma est toujours si attentionnée avec moi. Avant de déguster son pain, je ferais mieux de rentrer dans Keveen. Ah ! Keveen! Je reste toujours fasciné par toi. Mon

compagnon de route. Mon binôme. Mon acolyte. Mon camping-car. Enfin... Disons qu'en ambulance aménagée, Keveen se maintient. Hormis ce phare droit qui ne fonctionne qu'en de rares moments et te donne un regard scrutateur, disons que tu roules étonnamment correctement. Et cette robe terne et jaunâtre te va à ravir, rehausse paradoxalement ton teint, met en exergue le galbe de tes ailes et reflète avec justesse ton caractère ambivalent. Ta précédente compagnie, un couple de retraités ayant mis entre parenthèses les voyages, t'avait tatoué d'un « C » chaque fois qu'« AMBULANCE » était marqué sur ta peau. « CAMBULANCE » avait été inscrit dans ta chair ; tu étais devenu un associé itinérant capable d'établir en tout lieu un campement. Ce même couple t'avait baptisé Keveen. Je n'ai pas voulu interférer dans ta destinée patronymique. Qui suis-je pour contrefaire ton prénom ? Ne t'aurais-je pas bouleversé ? Aurais-tu eu les mêmes repères qu'avant ? Aurais-tu pu renier tes partenaires passés ? N'aurais-tu pas eu du chagrin à trahir et abandonner tes souvenirs antérieurs ? Je voulais que tu vives de nouvelles aventures, pas que tu oublies celles qui les ont précédées ; le couple nourrissait les mêmes velléités. Ah ! Keveen l'irlandais... Au moment de ton adoption, tes parents avaient été frappés par ta laideur. Par antinomie, ta gracieuse naissance a été affublée du signifiant « beau garçon ». Peut-être le couple caressait-il l'espoir de te voir t'embellir avec le temps. Quoiqu'il en soit, nous sommes devenus compagnons de trajet sur l'Île de Valentia, au sud-ouest de la verte Erin. Ensemble, nous avons arpenté kilomètres de bitume et réalisé d'indélébiles rencontres. Te souviens-tu du regard pétillant d'Amadea ? Nous étions à la lisière de Cáñar, au sud de l'Espagne. Elle était sur ton dos, ton toit. Nous regardions le ciel rougir, le soleil se coucher, sentions la brise crépusculaire poindre à l'orée des oliviers grenadins. Les heures de la journée s'étaient écoulées en lecture quand l'éther flamboyant a installé un silence olympien. De nouveau... nous nous sommes dit sans parler. Et te souviens-tu des pleurs de notre séparation ? Tu les as entendus, n'est-ce pas ? Il me fallait continuer mon périple, elle ne pouvait me suivre... Ah... Berrechid... Te souviens-tu des ferry que nous avons pris ? Non, pas ceux reliant la péninsule ibérique au Berceau de l'Humanité, ceux tissant un lien entre Bari et Patras. L'Italie, sa métropole apulienne au charme discret regorgeant d'artères pavés à la poésie médiévale, où s'observe encore proche du port les pêcheurs tonitruants jouer aux cartes, où s'entend musiques traditionnelles dans son dédale de ruelles labyrinthiques, mariée au pays des Hellènes, par la capitale de la Péloponnèse, influencée par Byzance, par Constantinople, par Venise, où l'Antiquité côtoie la modernité, où la tradition coudoie la fête, où les ruines échouées épousent les pierres érigées. Comme nous avons rigolé de découvrir dans ce navire tous ces passagers expérimenter un sommeil dans des lieux aussi insoupçonnés qu'incongrus. Les billets les plus onéreux permettaient d'avoir une cabine ou un siège mais nombreux étaient ceux qui ne s'étaient procurés que le ticket premier prix permettant de circuler uniquement sur le pont. La nuit tombée, chacun entretenait le souhait de dormir aussi confortablement possible. Mais s'était décidé tacitement au moment de la montée dans le bâtiment les lits éphémères des voyageurs. Certains convoitaient des places avec zèle, établissant leur quartier sur tel ou tel banc du pont depuis des heures durant, d'autres se retrouvaient démunis au moment de se coucher, obligés de se recroqueviller sur une chaise ou deux. Certains habitués avaient leur duvet, d'autres préféraient s'étaler sur la moquette,

seulement un t-shirt bandé autour des yeux pour étouffer la lumière artificielle. Le manteau, la veste ou le pull était de rigueur pour tous. Couverture de fortune, il assurait un certain confort. Te souviens-tu que je jouais à trouver les situations de sommeil les plus étranges : « Ah ! Un monsieur sous l'escalier », « Un autre sur le palier », « Oh ! Son chien vient lécher le bout de ses doigts pendant son repos » « Ce couple est plutôt charmant à s'endormir tête contre tête », « Cette position est plutôt non conventionnelle et surprenante »... Moi aussi, j'ai dormi sur le pont. Je lisais un livre dans ce restaurant sur ce fauteuil en tissu bordeaux. Pour me mettre plus à mon aise, j'ai retiré mes chaussures, rapproché un autre fauteuil et l'ai utilisé en guise de repose-pied. Ma chute dans les bras de Morphée n'a pas tardé à survenir. J'ai fermé mon ouvrage, l'ai posé sur le guéridon et ai fermé les yeux. J'étais quelque peu incommodée, ma position ne m'était pas la plus adaptée. J'ai poussé des pieds le fauteuil qui me faisait face et me suis allongée sur le sol. Les jambes tendues, la capuche sur la tête, mon manteau pour couette, le sommeil s'est rapidement joué de moi. J'ai tant dormi que je n'ai entendu ni le ferry accoster le quai ni les annonces l'indiquant. L'agent d'entretien m'a réveillé alors qu'il nettoyait le réfectoire. Vaguement étourdie, il m'a adressé la parole en pianotant avec bienveillance sur mon bras. Nous ne parlions pas la même langue mais j'ai bredouillé quelques mots inaudibles pour le remercier. Après avoir fait un peu d'ordre dans les quelques affaires de mon sac, j'ai foulé la terre du pied. Enfin, avec tes roues, Keveen. J'étais la dernière passagère...

La Grèce est loin de chez toi. Le Maroc aussi... Es-tu mélancolique en pensant au vert émeraude de ta contrée natale ? Te remémores-tu avec tristesse les îles Skellig qui punctuaient le paysage lorsque tu contemplais l'océan de la pointe de Bray ? La sempiternelle pluie effleurant tes joues te manque-t-elle de temps à autre ? Es-tu épuisé par ces voyages ?... Non, à quoi pensé-je. Bien que tu grognes quelques fois lorsque j'allume ton moteur, ce n'est qu'émotion passagère, je sais que tu profites autant que moi de ce qui s'offre à nous lors de notre périple. Ne m'abandonne pas, Keveen...

Argh ! Pourquoi ta porte est si dure à ouvrir aujourd'hui ? Bon... ça y est. Enfin réussi... Hum non, si je m'allonge maintenant dans le lit, je ne pourrais pas me relever. Grignotons le pain avec un peu d'huile d'olive et roulons-nous une cigarette d'abord, ensuite nous irons nous reposer... Hum, le tabac est bientôt fini, je ferais mieux d'en racheter demain. Le haschisch aussi... Décidément... Les pains à la farine de semoule sont délicieux, Salma ne les rate jamais. Et cette mie douce et aérée ! Et cette croûte dorée ! Où est mon briquet ? Ah ici, je l'ai trouvé !... Pfff, kof kof ! Ai-je toujours autant aimé l'atmosphère vaporeuse des fumées ? La grisaille ne m'a-t-elle pas suffi des années pour que j'en ajoute ici aussi ? Ma vision troublée accouche la paix de l'esprit. Ou peut-être que le vertige de l'esprit enfante la vision trouble. Ce voile de brume capable de percer l'opacité de mon être était mon seul avenir. Les rayons du soleil commencent maintenant à percer de plus en plus ce manteau grisâtre qui me collait...

Bref, la plénitude vaut bien quelques cigarettes, n'est-ce pas Keveen ? Tu expires suffisamment de nuages de poussière pour me comprendre. Bon, allongeons-nous un peu maintenant, je suis épuisée... Ah, au niveau de mon dos ! Sur quoi me suis-je allongée ? Oh un livre ! C'est vrai que j'avais entrepris cette lecture hier. Où en étais-je déjà ? « Ce que masque le masque, c'est ce qu'on a l'habitude de considérer comme la personnalité de la

personne, irréductible à d'autres. Alors tous les visages se fondent en un ... » Je suis si lasse... Arrêtons-nous en là.

Keveen... Je ne t'ai jamais vraiment parlé de *ce* regard... Celui qui m'a transpercé de désolation, qui m'a révélé l'ampleur de la considération qu'il me portait, qui m'a transi par sa froide inhumanité... Le silence de son regard, la vision de ses lèvres closes, l'absence de tendresse dans ces gestes... Il a éructé avec éloquence le néant que je représentais pour lui. C'était quelques jours avant que je fasse ta connaissance. La chute... J'aimerais te partager ce qu'a été le ressenti de la vanité de mon existence... L'inanité que ma vie est devenue les secondes suivant ce silence. Le film monotone de mes jours, la vacuité de ma routine... J'étais accrochée à une branche fragile. Plutôt une brindille. Ma réalité tenait à cette brindille. Et le poids dont je l'ai accablée ne pouvait que la rompre... Non... C'était une brindille illusoire. Elle n'était pas tangible, je l'avais tellement souhaitée que je lui avais donné corps en pensée. Il n'y avait que moi qui y croyait... Tout est fini aujourd'hui... Heureusement ? L'illusion était ma réalité. Les vapeurs nocives de l'espoir ont altéré mes sens, ma réalité. Le feu de son regard était éteint – avait-il été quelques fois allumé pour moi ? Mais ce n'était pas un regard fuyant. Seulement dépassionné. Vide. Il n'avait aucune honte. Ma condition ne l'importait. Pas une once d'empathie s'y reflétait. Pas un éclat de compassion dans ses pupilles. Je m'étais noyée dans ce que je croyais être l'océan bleuté de ses iris, qui n'étaient qu'un reflet difforme du néant de l'horizon... Il ne daignait pas même me délivrer. Il n'a toujours eu d'yeux que pour elle. Pour sa mère. Il vivait dans le regard de sa défunte parente... Et moi ? Pour pouvoir regarder un être tourné vers la mort, j'étais contrainte, inconsciemment, de poser un pied de l'autre côté...

Enfin ! Les fumées commencent à faire leur effet. Je me sens me détendre. Je m'alanguis, engourdie à petit feu, presque ankylosée. Une journée idyllique. Pouvais-en en rêver ? Me repaître en lecture sur le stah¹ à l'aurore, subjuguée par les lueurs irisées de l'horizon, la chaleur emmitouflant doucement ma chair, la vie se réveillant autour de moi. Boire le thé chez Rachid, sentir la menthe parcourir son établissement, les chats doucement caresser mes mollets, me voir offrir un msemmen² généreusement nimbé de miel, apprendre quelques mots du dialecte local. Déguster le « couscous du vendredi » avec Fatima et sa famille, le manger avec les mains, dans le même plat, la proximité sublimant le repas. Ce partage m'émerveille. Les rires se bousculant autour de la table, camouflant l'anglais, le français et la darija³ qui font chambre commune. Vagabonder dans Casablanca. Salma.... La fatigue d'une journée enchantée, transportée par les rencontres. Je sens mon sommeil proche.... Quelle sera ma prochaine destination ? La Mauritanie ? Ai-je vraiment d'autre choix ? Traverser la frontière algérienne est peu envisageable. J'ai entendu qu'un groupe d'amis a essuyé des rafales de tirs la semaine dernière en tentant de franchir la frontière en voiture : aucun survivant. Je ne voudrais pas que tu sois blessé Keveen. Je sens mon départ proche. Dans une semaine ? Deux semaines ? Plus ? J'aime cette ville. Mais je dois me déplacer désormais. Plus rien ne m'attend dans l'immobilité. J'ai été trop longtemps les pieds sur Terre. Serais-je apte à m'enraciner de nouveau pour

1 Terrasse sur le toit des bâtiments

2 Sortes de crêpe

3 Dialecte marocain

installer mon foyer à la souche d'une ville ? Serais-je apte à entamer ces banales conversations ? Serais-je apte à vivre du théâtre de mes réactions physiques pour pallier, à la futilité des propos entendus, celles émotionnelles vécues ? Serais-je apte à ployer le genou devant le sacro-saint marché du labeur ? Serais-je apte à me lever quotidiennement pour me blottir dans les transports publics et coudoyer avec chaleur et affection mes contemporains, enfermés tout comme moi dans une vie morne et insipide ? Serais-je apte à consentir à un emploi aliénant ? à effectuer ces gestes répétitifs, broyeur de mains comme d'intellect ? Serais-je apte à courber l'échine devant une hiérarchie pédante, grasse et cuistre ? Serais-je apte à supporter le babillage médiatique des écrans ? Serais-je apte à entrer de force dans des cadres de pensée totalitaires ? Serais-je apte à manifester une euphorie feinte lors de ces événements ennuyeux ? Serais-je apte à me conformer à de malsains et absurdes codes sociaux ? Serais-je apte à supporter le bourdonnement incessant des critiques ? Serais-je apte à endurer ces réunions hébétantes ? Serais-je apte à refouler mes désirs d'évasion ? Serais-je apte à vivre névrosée ? Serais-je apte à vivre d'expédients et de résignations ? Keveen... Je suis condamnée...